

## III.

## L'EXPLICATION NATURELLE DES MIRACLES.

Le mal produit par la publication de Lessing aurait été cependant sans gravité, si, une fois le premier mouvement d'irritation calmé, les rationalistes ne s'étaient crus obligés, pour défendre le christianisme, de faire des concessions funestes<sup>1</sup>. Götze, qui combattit Lessing, eut le tort d'avoir moins d'esprit que son redoutable antagoniste et de faire rire à ses dépens; mais il voyait juste, quand il démasquait les projets du bibliothécaire de Wolfenbüttel, dénonçait le péril des tentatives d'un accord avec lui et faisait remarquer aux rationalistes que, si l'on enlevait le surnaturel de la Bible, il y resterait bien peu de chose. Personne ne conteste sérieusement aujourd'hui qu'il n'eût raison contre Lessing et qu'il n'eût vu clairement dans le jeu de ce dernier. L'éditeur

<sup>1</sup> « C'est donc à cette frayeur de quelques théologiens, à l'ouïe de la tempête soulevée par Lessing, dit Amand Saintes, qu'on doit la naissance du rationalisme [biblique]. Oui, telle fut la conduite que crurent devoir tenir des hommes instruits et jusqu'à un certain point pleins de piété : ils s'imaginèrent sauver le navire en jetant à la mer mâts, voiles, cordages et même le lest, et ces hommes sont connus dans l'histoire sous le nom d'Ernesti, de Semler et de Henke. » *Histoire du rationalisme*, 1843, p. 122. Les idées de Lessing sont bien exposées dans cette histoire. Le professeur Reuschel, dans le discours qu'il a prononcé en 1874 sur la tombe de Strauss, l'a appelé le Lessing du XIX<sup>e</sup> siècle et les amis de l'auteur de la *Vie de Jésus* ont souvent répété le même mot. Cependant la comparaison n'est pas entièrement juste, car Lessing a été un penseur original, tandis que Strauss n'a jamais été, comme l'écrivait déjà Vischer en 1838, « un esprit créateur, mais seulement un esprit critique. »

de Reimarus se moquait de ses lecteurs, en prétendant que ses attaques étaient sans portée. L'apologue qu'il publia dans l'*Anti-Götze* était piquant, mais l'application en était fautive. La sentinelle qui criait : Au feu, parce qu'elle voyait le palais du prince embrasé, n'avait pas pris dans sa frayeur une aurore boréale pour un incendie, car cet incendie dure encore tant Lessing et ses successeurs ont eu soin d'attiser le feu<sup>1</sup>.

Cependant ceux que la lecture des livres des déistes avait déjà rendus vacillants dans la foi, soutinrent qu'une partie des objections de l'Inconnu étaient irréfutables. On ne pouvait donc sauver le Christianisme qu'au moyen d'une transaction, en retranchant sans pitié ce que les progrès de la critique ne permettaient plus de conserver, en le réduisant, en un mot, à un sentiment vague, à un je ne sais quoi sans dogme et sans autorité sérieuse. La religion, dit-on alors, est tout à fait distincte de la théologie; attaquer la théologie, ce n'est pas, tant s'en faut, attaquer la religion. Chacun ne doit croire, pour être chrétien, que ce que lui inspire son cœur. Tout ce qui nous rend meilleurs, tout ce qui élève l'âme, voilà la vraie religion du Christ. Il ne peut avoir prêché d'autre doctrine que celle qui produit notre amélioration morale. Tout ce qui nous édifie dans la Bible est inspiré; l'édification et l'inspiration sont une même chose. Cela et cela seul vient de Dieu, qui nous rend vertueux.

En tenant un pareil langage, on ne s'aperçut point que l'on tuait le christianisme, sous prétexte de le sauver. Strauss saura bien le montrer un jour à ces sophistes inconséquents. Pourquoi serais-je obligé d'obéir à la Bible, si elle n'est pas véritablement la parole de Dieu? Par un aveuglement qui serait inexplicable, si les tendances déjà nettement accusées du rationalisme n'avaient fait de ses adeptes les com-

<sup>1</sup> Voir A. Saintes, *Histoire du rationalisme*, p. 122.



plices inconscients de Samuel Reimarus, ils lui firent, en le réfutant, la seule concession à laquelle Lessing tint au fond, celle qui était la plus grave et la plus grosse de conséquences, celle qui entraînait la négation même du christianisme : ils lui accordèrent que la Bible n'était qu'une œuvre humaine et devait être traitée sur le même pied que toutes les autres productions littéraires. On supprima ainsi la distinction, jusqu'alors reconnue, entre les livres sacrés et les livres profanes<sup>1</sup>, et l'on abandonna la doctrine de l'inspiration. On s'imagina sauver de la sorte le christianisme, en le rendant indépendant des Écritures. Lessing ne désirait pas et ne demandait pas autre chose. « La lettre n'est pas l'esprit, écrivait-il, et la Bible n'est pas la religion. Par conséquent, les objections contre la lettre et contre la Bible ne sont pas des objections contre l'esprit et contre la religion. La religion n'est pas vraie, parce que les Évangélistes et les Apôtres l'ont enseignée, mais ils l'ont enseignée parce qu'elle est vraie. C'est sa vérité intrinsèque qui doit servir de garant aux traditions écrites, et les traditions écrites ne pourraient jamais lui donner cette vérité, si elle ne l'avait pas<sup>2</sup>. » Dès lors, la vérité dépend du jugement intérieur de chacun, elle est soumise à l'arbitraire et à toutes les fluctuations de

<sup>1</sup> « Una eademque ratio interpretandi communis est omnibus libris, in quocumque argumento occupatis. » Ernesti, *Institutio Interpretis Novi Testamenti*, p. 227. Cf. A. Saintes, *Histoire du rationalisme*, p. 135-141. Cette règle, dont Ernesti, qui crut toujours à l'inspiration, n'avait pas saisi la portée, fut appliquée à la Bible, par les rationalistes, dans toute sa rigueur et toute son étendue. Dix ans après la publication des *Fragments*, on enseignait, en conséquence, dans les facultés de théologie protestantes, que les Saintes Écritures devaient être interprétées d'après les mêmes principes que les auteurs profanes, et que les doctrines de l'Évangile étaient revêtues de formes temporaires et locales, qui ne devaient point être confondues avec les révélations du Sauveur.

<sup>2</sup> Voir Strauss, *Le Nathan de Lessing*, dans les *Essais d'histoire religieuse*, trad. Ch. Ritter, p. 6.

l'esprit humain. Si les monuments sur lesquels repose la religion ne sont pas inspirés de Dieu, elle n'est plus.

La négation de l'inspiration des Livres Saints est le plus grand pas fait à cette époque dans la voie de la négation chrétienne. Dorénavant l'autorité historique des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ne repose plus sur le témoignage divin, mais uniquement sur l'appréciation des hommes.

Les rationalistes ne tardèrent pas à sentir le grave embarras dans lequel ils venaient ainsi de se jeter. Comment défendre le caractère historique de toutes les parties de la Bible? Elle est remplie de récits merveilleux. Si Dieu lui-même ne nous en garantit point la véracité, par quels moyens la prouver? Ces récits ne choquent-ils point la raison? Ne sont-ils pas contraires à l'expérience? — Force fut d'abandonner les miracles, comme on avait abandonné l'inspiration, et de faire ainsi main basse sur tout ce qui est surnaturel.

Jean-Gottfried Eichhorn (1752-1827) fut l'homme qui se chargea de cette exécution. Il a raconté lui-même l'impression profonde qu'avait produite sur son esprit la lecture des *Fragments de Wolfenbüttel*. Les accusations d'imposture, portées contre les auteurs sacrés, avaient révolté son bon sens, car où a-t-on jamais trouvé un accent plus irrésistible de sincérité et d'honnêteté? Mais il lui parut impossible d'admettre l'intervention directe de Dieu dans l'histoire de l'Ancien Testament. Chez tous les peuples anciens, disait-il, tout ce qui était inexplicable, extraordinaire, était rapporté à la divinité; les sages de tous les pays avaient été en communication avec des êtres supérieurs. Nous traitons de faussetés ou de légendes les faits de cette nature qui nous sont rapportés dans les écrivains profanes, pourquoi ne faisons-nous d'exception que pour les Hébreux?

Si nous faisons cette exception, c'est parce que les livres



qui racontent ces merveilles ne sont pas les mêmes au milieu d'Israël que hors de son sein, c'est parce que les sources hébraïques sont authentiques, tandis que les autres ne le sont point. Mais Eichhorn ne tint pas compte de cette différence essentielle; il prétendit que la justice obligeait de traiter les enfants de Jacob de la même façon que le reste des hommes. Il fut ainsi entraîné à nier le miracle. Tel fut le second pas dans la voie du rationalisme appliqué à la Bible. Après avoir rejeté l'inspiration des Livres Saints, on en rejeta également les faits miraculeux. Ce sont là deux points sur lesquels les rationalistes ne reviendront plus, ils formeront désormais comme les deux principaux dogmes de leur *Credo* négatif, ils les considéreront comme les fondements inébranlables de leur système, et ils ne se croiront pas même obligés de les démontrer.

Eichhorn sentit pourtant combien la négation du surnaturel paraissait inconciliable avec l'authenticité des Livres Saints. Mais personne ne songeait encore à nier ou du moins n'osait contester cette dernière vérité, que Reimarus n'avait jamais révoquée en doute. En rejetant les miracles, Eichhorn semblait donner gain de cause au Fragmentiste, et reconnaître que ceux qui les racontaient étaient des imposteurs. Il lui sembla que la monstruosité de cette conséquence suffisait à la réfuter. On s'effraie, dit-il, d'une telle supposition. Quoi! les plus grands hommes des premiers siècles, qui ont exercé sur leurs semblables une influence si salutaire, auraient tous été des imposteurs, sans que leurs contemporains s'en doutassent! Non, cela n'est pas possible; les auteurs bibliques ne nous ont point trompés. — Cependant, il faut l'avouer, ajoute-t-il, nous les avons mal compris. S'ils avaient parlé avec la précision philosophique de notre temps, il serait impossible de méconnaître dans leur langage l'affirmation de l'intervention réelle de Dieu, ce qui serait une supposition mensongère; mais quand ils nous

racontent des choses merveilleuses et rapportent tout à Dieu, ils le font innocemment, sans artifice, sans malice, en se conformant aux idées et au langage de l'antiquité<sup>1</sup>. Nous n'avons qu'à traduire en langage moderne la langue des siècles primitifs et nous n'aurons pas plus de miracles à admirer que de fourberies à démasquer<sup>2</sup>.

Un théologien protestant qui fut un des principaux facteurs du rationalisme en Allemagne, Semler, sans se rendre compte de l'application qu'on ferait un jour de sa théorie, avait déjà frayé la voie, en 1760, à cette explication naturelle du surnaturel. A l'occasion d'une pauvre femme malade, des environs de Wittenberg, que plusieurs théologiens croyaient possédée du démon, Semler avait publié un écrit intitulé : *De dæmoniacis quorum in Novo Testamento fit mentio*<sup>3</sup>. Il y soutenait que ceux qui nous sont représentés dans les Évangiles comme démoniaques ou possédés étaient de simples malades, épileptiques, frénétiques, aliénés. Jésus-Christ et les Apôtres ne les avaient traités comme des victimes de la malice du diable que pour se conformer au langage du temps<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Strauss a très bien remarqué que cette idée-mère de l'explication naturelle était indiquée dans Reimarus. « Il ne voit pas toujours dans les miracles de l'Ancien Testament, dit-il, une pure imposture, mais quelquefois aussi, comme déjà Spinoza, une fausse apparence, née du *stylus theocraticus* des historiens juifs, c'est-à-dire de leur habitude de ramener directement toute chose à la cause suprême, Dieu, en omettant les causes intermédiaires. Il formule ainsi la règle critique qui permettra plus tard au rationalisme d'expliquer naturellement les récits miraculeux de l'Écriture, sans porter atteinte au caractère des personnages tenus pour sacrés. » *Essais d'histoire religieuse*, trad. Ritter, p. 79.

<sup>2</sup> Strauss, *Vie de Jésus*, t. 1, p. 30; Eichhorn, *Allgemeine Bibliothek*, t. 1, p. 3 et 261.

<sup>3</sup> In-4<sup>o</sup>, Halle, 1760; 2<sup>e</sup> édit., 1769; 4<sup>e</sup> édit., 1779.

<sup>4</sup> Sur Semler, voir *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4<sup>e</sup> édit., t. II, p. 394-398; 419.



Adoptant et généralisant le principe de Semler, Eichhorn expliqua tous les miracles de l'Ancien Testament par des métaphores et des locutions orientales. L'histoire de la création d'Adam, telle qu'elle est racontée dans la Genèse, n'est qu'un tableau coloré de la première apparition de l'homme sur la terre. L'auteur sacré dit qu'Ève fut formée d'une des côtes de son mari, parce que celui-ci avait « rêvé » qu'il était partagé en deux. Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal était un poison qui faisait mourir à longue échéance<sup>1</sup>. La voix de Dieu qui effraie nos premiers pères, quand ils ont mangé le fruit empoisonné, c'est le bruit du tonnerre<sup>2</sup>.

Eichhorn expliqua d'une façon semblable la plupart des miracles de l'Ancien Testament. Cependant un reste de respect l'arrêta devant les Évangiles. Le père de l'explication naturelle des miracles semble avoir compris enfin ce que proclamait hautement Götze, le plus ardent champion de l'ancienne conception protestante de la Bible contre le *Fragmentiste*, que si l'on éliminait le surnaturel de la vie de Jésus-Christ, il n'en resterait pas grand'chose.

Mais ce qu'Eichhorn n'avait point osé, d'autres plus hardis devaient le faire sans hésiter. Ses disciples allèrent plus loin que leur maître, et ils se rangèrent à l'avis de Lessing. Après tout, dirent-ils avec celui-ci, nous n'avons pas besoin de miracles pour croire au christianisme. On s'est trompé en faisant jusqu'ici dépendre la vérité de la religion des faits surnaturels. Nous en saisissons directement la vérité. Et pourquoi serions-nous contraints de n'admettre cette vérité

<sup>1</sup> Plus tard, Eichhorn ne vit qu'un mythe dans l'arbre de la science du bien et du mal.

<sup>2</sup> Eichhorn, *Repertorium für biblische und morgenländische Literatur*, t. iv, *Urgeschichte*, p. 158, 182-183, 201-202, 227-228. Voir mon exposition plus détaillée et plus complète du système et des procédés d'Eichhorn, dans les *Mélanges bibliques*, 2<sup>e</sup> édit., 1839, p. 144-161.

que parce que certains faits, qui y sont liés, devraient être tenus pour vrais, lorsque nous jugeons que ces faits, du moins avec le caractère merveilleux qu'on leur avait à tort attribué, sont complètement inutiles? On en vint jusqu'à prétendre que le christianisme est indépendant des opinions que l'on peut professer sur la personne de son fondateur. « Peu importe, répéta-t-on avec Herder, dont la foi incertaine et mobile ne contribua pas peu aux progrès du rationalisme, peu importe au Christ que son nom soit récité dans d'interminables litanies. Celui qui sait distinguer l'or des scories honorera le héros de l'humanité, notre bienfaiteur, comme il veut être honoré, c'est-à-dire, en se taisant sur sa personne et en l'imitant. »

C'est là exactement, pour le fond, le langage que tenait, sur la personne de Jésus, le docteur Henri-Eberhard-Gottlob Paulus (1761-1850). « Le docteur Paulus, le premier, dit Strauss<sup>1</sup>, devait s'acquérir la pleine gloire d'un Évhémère chrétien... La fin du dernier siècle et le commencement du nôtre, ont vu naître de nombreux écrits, se proposant l'explication naturelle des miracles, mais les monuments classiques de cette école sont, comme on sait, le *Commentaire des Évangiles* de Paulus, et la *Vie de Jésus*, que le même auteur en a tirée plus tard<sup>2</sup>. »

Paulus, disciple de Spinoza et de Kant, est encore plus résolument hostile aux miracles que son prédécesseur Eichhorn. C'est lui qui a, pour ainsi dire, formulé la théorie de la négation du miracle et lui a donné sa forme définitive, celle qui a été adoptée depuis par Strauss et par tous les

<sup>1</sup> Strauss, *Vie de Jésus*, t. 1, p. 34.

<sup>2</sup> Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, trad. Neffizer et Dollfus, t. 1, p. 12. — Le *Philologisch-kritischer und historischer Commentar über das Neue Testament* de Paulus a paru en 4 in-8° à Lubeck, de 1800 à 1805 ; la *Leben Jesu als Grundlage einer reinen Geschichte des Urchristentums*, 2 in-8°, Heidelberg, en 1828.



rationalistes contemporains. A l'en croire, tout fait dont les causes, soit internes, soit externes, ne peuvent se ramener aux lois ordinaires de l'histoire, est nul et non avenu. La puissance, la sagesse et la bonté de Dieu se manifestent par l'ordre régulier de la nature et non par la suspension de ses lois. La dérogation la plus inexplicable aux lois du monde ne saurait ni confirmer ni infirmer une vérité quelconque. L'existence d'un dogme ne peut être établie par une guérison, quelque extraordinaire qu'on la suppose : « Voilà, dit Strauss, les règles posées et appliquées par Paulus et qui placent son *Commentaire* bien au-dessus de beaucoup d'autres écrits du même genre, non seulement contemporains, mais aussi postérieurs<sup>1</sup>. »

Le principal représentant de l'explication naturelle du miracle le nie donc *à priori* et sans preuves, comme l'avait déjà fait Eichhorn, comme l'ont fait tous ceux qui l'ont suivi, tant les uns et les autres se sont sentis impuissants à apporter un argument solide contre cette croyance au surnaturel, qui est enracinée au fond du cœur de l'homme et a pour base inébranlable la puissance de Dieu!

On reconnaît visiblement, dans la théorie de Paulus contre le miracle, l'influence des idées de Kant, dont il était le partisan déclaré. Les systèmes philosophiques qu'a vu éclore l'Allemagne, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, ont exercé sur la critique biblique une influence beaucoup plus considérable qu'on ne le croit communément en France. Ceux-là et celle-ci ont suivi une marche parallèle : ils se sont mutuellement inspirés et soutenus. Les doutes de Lessing ont mené aux négations radicales de Strauss, le scepticisme de Kant a conduit au panthéisme de Hegel, à l'athéisme de Feuerbach et de

<sup>1</sup> Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, t. 1, p. 43. — Sur l'explication des miracles par Paulus, voir Ross, *The State of protestantism in Germany described*, 1829, p. 131 et suiv.

Schopenhauer. Les chefs des écoles philosophiques ont tenu d'ailleurs à donner explicitement leur avis sur les questions religieuses. Kant, entre autres, a écrit un livre sur *La Religion dans les limites de la pure raison*<sup>1</sup>. Il y soutient que la religion naturelle est la seule vraie, la seule universelle. Les religions qu'on appelle révélées ne sont que des tentatives humaines, ayant pour but d'assurer une autorité extérieure à la religion naturelle. L'étude des questions historiques qui se rattachent à une religion révélée, par exemple, la vie de son fondateur, les miracles et les prophéties sur lesquels elle prétend fonder son autorité, cette étude est complètement inutile : le seul point qui mérite de fixer l'attention, c'est la morale. Le philosophe de Königsberg s'imagine supprimer ainsi toutes les difficultés soulevées par la critique biblique. C'est ce qu'on a nommé l'*interprétation morale* de Kant<sup>2</sup>.

Paulus, tout en acceptant les idées philosophiques de son maître sur le miracle, ne crut pas possible de supprimer ainsi l'histoire ; il pensa qu'il était nécessaire d'expliquer naturellement les faits merveilleux du Nouveau Testament, comme Eichhorn avait expliqué ceux de l'Ancien. Il modifia néanmoins la méthode de ce dernier, et à son *interprétation historique* il substitua l'*interprétation psychologique*. Il était difficile de ne voir dans les miracles de l'Évangile que des métaphores ou des hyperboles orientales. Paulus crut pouvoir les dépouiller de leur caractère surnaturel en plaçant

<sup>1</sup> *Die Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft*, in-8°, Königsberg, 1793.

<sup>2</sup> M. Lecky, *History of the Rise and Influence of Rationalism in Europe*, t. 1, p. 289-300, fait, avec raison, de Kant et de Lessing les deux principaux auteurs, quoique à des titres divers, de la guerre contre la Bible en Allemagne. Jean-Paul Richter a peint l'influence de Kant dans sa patrie en disant de lui : « Kant n'est pas une lumière du monde, mais tout un système solaire. » Heinrich, *Histoire de la littérature allemande*, t. 11, p. 328.



le surnaturel, non dans les événements de la vie de Jésus ni dans ses actes, mais dans l'esprit ou l'imagination, soit de ceux qui les avaient racontés, soit de ceux qui les avaient commentés : toutes les actions de la vie de Jésus ont été naturelles, mais, tantôt ses historiens, tantôt leurs interprètes, leur ont faussement donné une couleur merveilleuse.

Le *Commentaire* de Paulus et sa *Vie de Jésus* n'ont guère pour objet que l'application de cette théorie. Il s'attache à réduire, avec les ressources d'une imagination inépuisable, aux mesquines proportions de faits vulgaires, tous les faits surnaturels rapportés par les Évangélistes. D'abord, à voir les choses telles qu'elles sont en effet, dit Paulus, les biographes de Jésus racontent beaucoup moins de miracles qu'on ne le croit communément, et ce sont justement les plus incroyables qu'on a pris à tort pour des faits extraordinaires. Dans les récits où l'on a cru voir violées les lois de la nature, le miracle est le plus souvent une invention de l'exégète et non le témoignage des narrateurs. Par exemple, les commentateurs de saint Jean disent que, aux noces de Cana, Jésus changea l'eau en vin. Erreur d'interprétation ! C'était l'usage chez les Juifs d'offrir pour cadeaux de noces aux nouveaux mariés des présents de vin ou d'huile. Jésus ayant amené à Cana cinq nouveaux disciples, qu'il venait d'attacher à sa personne, sans qu'ils fussent invités, prévint qu'on serait à court de vin et il en fit apporter en quantité. Cependant, « par plaisanterie, » il tint son présent caché jusqu'au moment où le vin manqua. Alors il fit verser de l'eau d'une cruche pour s'amuser, mais le vin se trouva dans les autres cruches où il avait été mis. La « gloire » qu'il en retira, comme dit saint Jean, fut sa réputation de bonne humeur<sup>1</sup>. Tous les miracles évangéliques

<sup>1</sup> Paulus, *Philologisch-kritischer und historischer Commentar über das Neue Testament*, t. IV, 1804, p. 150-162. « Zug der freyen Humanität Jesu. » P. 162.

sont expliqués par Paulus d'une façon analogue, soit que leur caractère merveilleux leur ait été attribué par les Apôtres, soit qu'il l'ait été par les exégètes.

La faiblesse de ces explications est palpable, et Strauss qui les a prises minutieusement à partie dans sa *Vie de Jésus*, en a fait bonne et complète justice. Il en a signalé parfaitement, en un mot, le défaut radical, dans sa *Nouvelle vie de Jésus*. D'après Paulus, dit Strauss, « la critique a toujours le droit de supposer ce que les documents ont pu omettre comme allant de soi : or, ce qui va de soi, c'est le naturel ; ce qui ne va pas de soi, c'est le surnaturel, qui ne doit, par conséquent, jamais être supposé quand il ne s'impose pas. Le vice de ce raisonnement est manifeste : les récits évangéliques ont le miracle pour thème fondamental, et, loin de se laisser éliminer, la cause surnaturelle doit être sous-entendue, quand elle n'est pas formellement énoncée<sup>1</sup>. »

Malgré la faiblesse de l'explication naturelle des miracles, elle offre quelque chose de si séduisant à l'imagination, qu'elle fut acceptée en Allemagne avec un empressement, un engouement qui fait peu d'honneur à la raison humaine. Les livres qu'elle inspira sont fort nombreux ; on en publia de toutes parts. Schiller lui-même, dans son cours d'histoire à Iéna, l'adoptait résolument pour expliquer à ses auditeurs la mission de Moïse<sup>2</sup>, et quoiqu'elle ait depuis longtemps succombé sous les coups du ridicule, elle a pour certains esprits un attrait si irrésistible, l'application en est, à certains égards, si commode, que plusieurs critiques y recourent encore en Allemagne, comme l'a fait en France, Ernest Renan<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, t. I, p. 15.

<sup>2</sup> Voir dans ses *Sämmtliche Werke*, Stuttgart, 1847, t. X, *Die Sendung Moses*, p. 401-427.

<sup>3</sup> Pour une exposition plus complète du système de Paulus, voir mes *Mélanges bibliques*, 2<sup>e</sup> édit., p. 162-216.